La réception de Pascal chez les écrivains du *renouveau catholique* français (1890-1940)

Enrique Sánchez Costa

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccibp/277>

DOI : 10.4000/ccibp.277

ISSN : 2493-7460

Éditeur

Centre international Blaise Pascal

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2012

Pagination : 13-21

ISBN : 978-2-84516-612-7

ISSN : 0249-6674

Référence électronique

Enrique Sánchez Costa, « La réception de Pascal chez les écrivains du *renouveau catholique* français (1890-1940) », *Courrier du Centre international Blaise Pascal* [En ligne], 34 | 2012, mis en ligne le 03 décembre 2015, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccibp/277> ; DOI : 10.4000/ccibp.277

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Centre international Blaise Pascal

La réception de Pascal chez les écrivains du *renouveau catholique* français (1890-1940)

Enrique Sánchez Costa

Introduction

- 1 Le 11 septembre 1918 Apollinaire écrivait dans une lettre à Picasso : « Qu'y a-t-il encore aujourd'hui de plus neuf, de plus moderne, de plus dépouillé, de plus lourd de richesses que Pascal ? Tu le goûtes je crois et avec raison. C'est un homme que nous pouvons aimer. Il nous touche plus qu'un Claudel qui ne délaye avec assez de bon lyrisme romantique que les lieux communs théologiques et des truismes politiques et sociaux¹ ». L'avant-garde parisienne, imperméable au lyrisme théologique d'un Claudel, se rendait à l'accent lucide et affligé de Pascal, qui, avec Montaigne, avait tant à dire à propos de la condition humaine. Déjà en 1890 l'historien de la littérature et défenseur des genres littéraires F. Brunetière, qui n'était alors pas catholique, affirmait que « pour les *Pensées*, quelle qu'en soit la valeur comme apologie du christianisme, le problème qu'y agite l'âme passionnée de Pascal n'a pas cessé d'être celui qu'il faut que tout être qui pense aborde, discute et résolve au moins une fois dans sa vie² ».
- 2 Pascal était à la mode. En effet, le génie rhétorique de des *Provinciales* et des *Pensées* avait retenu l'attention des penseurs depuis sa publication. Beaucoup ont été les moralistes du *grand siècle* des lettres françaises, mais personne n'a été autant utilisé et discuté comme lui. Voltaire, dans sa volonté féroce d'« écraser l'infâme », ne dirige pas son dard contre Bossuet, mais contre Pascal. Il comprend, au-delà du prestige du clerc providentialiste, quel sera l'ennemi contre lequel lutter demain. « Il y a longtemps que j'ai envie de combattre ce géant³ », sera sa confession en 1733 dans une lettre à Formont. Un an après, dans le dernier chapitre de ses *Lettres philosophiques*, il prend « le parti de l'humanité contre ce misanthrope sublime⁴ ». Il sera suivi de très près par Holbach et Condorcet ; cependant, comme l'affirme Sainte-Beuve, « nulle part la supériorité morale de Pascal n'a

été sentie ni par Voltaire ni par Condorcet. C'est là le point où, de tout temps, sont venus échouer les adversaires⁵ ».

- 3 Si les français cultivés s'affrontent à lui, l'un d'entre eux recueillerait le témoignage du génie de Port-Royal. À cheval entre l'illustration et le romantisme, Rousseau relancera, à sa façon, le message de Pascal. Il partage avec lui la critique d'une raison asservissante, qui ignore l'importance des sentiments et les passions de la vie humaine. Comme lui, Rousseau met en évidence la recherche infructueuse du bonheur (nos besoins sont supérieurs à notre capacité pour les combler), tout comme la difficulté pour profiter du présent, qui est le seul temps que nous pouvons contrôler. Tous deux parlent d'une identité divisée, où la volonté de pouvoir – l'augustinienne *libido dominandi* – et l'égoïsme détruisent les possibilités de plénitude humaine. L'un comme l'autre nient l'idée cartésienne selon laquelle nous sommes transparents vis à vis de nous-mêmes, car le cœur est insondable. Et tous deux dénoncent, face à l'optimisme illustré, que nous avons perdu quelque chose : pour Pascal, à cause du péché originel, la grâce ; pour Rousseau, à cause de la corruption de la société, l'élan intérieur de la nature.
- 4 Le romantisme accueillera le Pascal des « raisons du cœur » tout comme son pessimisme, sa lutte intérieure entre la foi et le doute et son écriture fragmentée qui nous fascine. L'intelligence spéculative n'est pas suffisante pour nous transmettre le réel : il existe aussi une connaissance intuitive et sensible, celle du cœur. L'éloge fait par Chateaubriand de « cet effrayant génie » dans le *Génie du Christianisme* est fameux. Il est aussi exalté par Victor Cousin ou les philosophes romantiques Friedrich Jacobi et Maine de Biran, qui s'abreuve du style pascalien. Chez Baudelaire, Pascal est, sans doute, une référence tacite dans sa défense du péché originel. De la même manière, vers le milieu du siècle, Sainte-Beuve se détache entre les pascaliens sans foi, en approchant Pascal à partir du plan historique et psychologique et en le situant au centre de son *Port-Royal*. Nietzsche, évidemment, se mesure aussi à lui, bien que sa considération soit inégale. À partir de 1886 (date de parution du livre d'E. Droz *Essai sur le Scepticisme de Pascal*), et pendant plusieurs décennies, les livres et les cours sur Pascal se succèdent sans interruption.
- 5 De nos jours, Antoine Compagnon a défini Pascal comme « l'antimoderne même⁶ ». Un concept qu'il explique dans *Les antimodernes* (2005), en le reprenant à son tour à Jacques Maritain et Charles Du Bos⁷. Chez les antimodernes qui peuplent la littérature française Compagnon met en relief six traits : « contre-révolution, anti-Lumières, pessimisme », « liés à une vision du monde inspiré par l'idée du mal » ; la figure religieuse ou théologique du « péché originel », l'esthétique du « sublime » et le style de « la vitupération ou l'imprécation⁸ ». Dans un article postérieur, cet érudit a survolé la réception du Pascal antimoderne dans les premières décennies du vingtième siècle, en centrant son étude sur G. Sorel, Péguy, É. Berth, H. Massis, Bergson, Barrès, J-P. Maxence et Maurras. Nous renvoyons donc le lecteur à cet article et nous ne mentionnerons que l'influence de Pascal sur les auteurs déjà cités, Péguy, Massis ou Barrès, et concentrerons notre attention sur d'autres éléments du *renouveau catholique*.

Mauriac et le cœur aimant de Pascal

- 6 Sans doute, le plus pascalien des écrivains du *renouveau catholique* est François Mauriac. Pascal est, pour lui, « l'écrivain à qui je dois le plus et qui m'a le plus marqué », celui qui a déployé le langage « le plus exact et le plus pur qui ait été parlé en France »⁹. Dans une confession surprenante Mauriac parle de sa foi et du *Mémorial*, « cette flamme qui nous

illumine encore, nous qui avons gardé la foi à ce Dieu sensible au cœur, à cause de Blaise Pascal, dans une mesure que Dieu seul connaît. Pour moi qui eus vingt ans en ces jours où l'Église de France payait les frais de l'affaire Dreyfus, où les couvents étaient vidés au nom de la loi, où l'encyclique *Pascendi* paraissait interdire à l'étudiant que j'étais tout contact avec la pensée moderne, je l'atteste aujourd'hui, ce fut le Christ de Pascal qui me dit, en ces heures-là : « Reste avec moi¹⁰ ». Mauriac, très souvent critique des décisions de l'Église (il déplorera la condamnation du Père Laberthonnière, du récit de Fogazzaro et du Sillon, tout comme le traitement de Blondel), sera illuminé dans ses nuits de la foi par Pascal, qui marquera fortement son catholicisme : « La couleur de mon catholicisme, vous la retrouverez dans le *Mystère de Jésus* de Pascal, même littérairement¹¹ ».

- 7 Mauriac était écoeuré par le faux renoncement chrétien de ceux qui, de toute manière, « ne possèdent rien à quoi [ils] puissent renoncer ». C'est ici que le témoignage de Pascal s'élève « tel qu'il fut réellement, avant sa conversion définitive : différent d'eux [ses lecteurs] infiniment par le génie et par les connaissances, mais leur frère par l'orgueil intellectuel et même par un certain attrait qu'il trouve aux passions¹² ». C'est le triomphe du savant et puissant qui, par une vocation supérieure, renonce à une partie de son pouvoir ou le redirige. Un génie voué à l'Évangile qui, contrairement aux saints traditionnels, continue à être notre *semblable* : « Pascal, si grand qu'il soit, demeure l'un de nous. Il est comme nous un lecteur de Montaigne. Son oraison est l'oraison d'un lecteur de Montaigne. Il a été dans le train du monde, il en a parlé le langage, jusqu'à la fin¹³ ». Selon Mauriac, « Montaigne était son vrai maître, et non Jansénius, qui ne lui a pas appris à connaître le cœur humain »¹⁴. Et c'est justement à sonder les profondeurs du cœur et de la nature humaine ce que Pascal cherchera dans tous ses récits.
- 8 L'une des réussites de Mauriac c'est d'avoir mis à sa place le pari pascalien : « Au vrai, l'apologétique de Pascal s'y ramène si peu qu'on peut dire qu'elle existe toute en dehors de lui. Cet argument ne tend qu'à nous faire sortir de notre indifférence. L'essentiel de Pascal est ailleurs¹⁵ ». Le fondamental, c'est comprendre la misère et la grandeur de l'homme ; de ses ultimes besoins et la façon de les combler. Ainsi, à la manière de Chesterton, « l'auteur des *Pensées* établit entre le christianisme et l'homme un rapport de clef à serrure. L'homme avec sa complexité, le christianisme avec sa complexité entrent exactement l'un dans l'autre. Pas un dogme, si l'on peut dire, qui ne comble l'un de nos abîmes, qui n'en remplisse étroitement la capacité¹⁶ ». À la fin, cependant, ce qui attire le plus l'écrivain c'est le Pascal mystique, dont l'amour pour le Christ – centre et raison du christianisme – se répand dans le *Mystère de Jésus* : « Cette évidence, cette certitude, c'est que le Christ est en agonie, mais qu'il est vivant. [...] Toutes les raisons des *Pensées* sont comme brûlées de cette certitude qui les a précédées¹⁷ ».
- 9 Comme l'atteste « *Souffrances du Chrétien* », Mauriac a traversé une crise religieuse en 1928. Qu'est-ce qui l'y a poussé ? Je pense que ce sont en partie l'influence du pessimisme et le dualisme pascaliens. Peut-on concilier la chair et l'esprit, l'amour charnel et l'amour divin ? Lisons quelques passages de l'article : « Le Christianisme ne fait pas sa part à la chair ; il la supprime. « Dieu veut tout » écrit Bossuet. Et Pascal : « Seigneur, je vous donne tout ». [...] « La plus basse des conditions du Christianisme, écrit Pascal du mariage, vile et préjudiciable selon Dieu ». Et Bossuet est plus terrible encore¹⁸ ». Le ton janséniste – bien qu'on y trouve aussi la réminiscence d'une certaine tradition ascétique et monastique de plusieurs siècles – se retrouve dans les mots suivants : « Un corps vivant, non seulement nous cache Dieu, mais le singe : il en est la caricature. [...] Dieu ne se donne totalement qu'à la créature qui a tout anéanti au monde et en elle-même¹⁹ ». Et, en suivant

l'insistance pascalienne à propos du mal qui habite dans tout notre être, le romancier est désolé : « Comment guérir la concupiscence ? Elle n'est jamais limitée à quelques actes : c'est un cancer généralisé ; l'infection est partout²⁰ ».

- 10 Du Bos a donné à Mauriac l'adresse d'un prêtre ; d'autres amis l'ont emmené à Lourdes. Six mois après, le bonheur retrouvé, il publiait dans la même *N.R.F.* « Bonheur du Chrétien ». Mauriac mentionna une phrase de Pascal (« On ne quitte les plaisirs que pour d'autres plus grands ») qui, de son point de vue, met en évidence que « même un janséniste n'approuverait pas ces notes écrites en marge de Bossuet et que j'ai publiées ici même sous le titre de *Souffrances du Chrétien*²¹ ». Une façon curieuse de dévier vers Bossuet la culpabilité, absolvant Pascal. Ce deuxième article, même s'il laisse sans résolution la question de l'amour humain et divin, clame sa satisfaction et conversion. Et inclut des passages d'une grande beauté, comme celui-ci : « Monotonie du péché ; ténèbres sans aube ; nuit sans fin. Joie de la naissance à la Grâce ; joie d'un petit enfant qui connaîtrait à la fois qu'il est pur, qu'il est aimé, qu'il aime, et qu'à cet amour il sera donné, pour s'assouvir, la vie éternelle. Qui dit naissance, dit croissance²² ». Texte qui en rappelle un autre, postérieur, de Simone Weil : « Le mal imaginaire est romantique, varié, le mal réel morne, monotone, désertique, ennuyeux. Le bien imaginaire est ennuyeux ; le bien réel est toujours nouveau, merveilleux, enivrant²³ ».
- 11 Sentimental et sensible comme il l'était, Mauriac centre son attention sur le cœur de Pascal. En désarticulant le mythe voltairien du « misanthrope sublime », il invoque un texte des *Pensées* que, de manière surprenante, Pascal portait et qu'il lisait souvent. C'est le fragment qui commence ainsi : « Il est injuste qu'on s'attache à moi quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement²⁴ ». Mauriac reconnaît le janséniste dans cette exigence de ne pas être aimé qui « violente inutilement la nature », mais, en même temps, il nous donne « la preuve la plus forte que Pascal a aimé, et qu'il a été aimé²⁵ ». Et cela parce que, pour Pascal, ce qui « l'a surtout aidé pour devenir un saint [...] c'est son cœur, ce cœur qu'il possède en commun avec les plus humbles créatures²⁶ ». De manière peut-être exagérée, Mauriac affirme que « Pascal ne renie rien de l'homme : il traverse tout l'homme pour atteindre Dieu²⁷ ». Ainsi, à cause de son audacieuse vie tournée vers Dieu, « le grand Pascal est le frère de tous les pécheurs, de tous les convertis, de tous les blessés dont la blessure peut à chaque instant se rouvrir, que le Christ a poursuivi très loin et qui ne se fient qu'à son amour²⁸ ».

Charles Du Bos, Jacques Rivière et Ernst Psichari

- 12 À partir de la *N.R.F.* et avec Jacques Rivière, Charles Du Bos signalerait le point de départ de la *nouvelle critique*, tout au moins dans son aspect initial, de Marcel Raymond, Albert Béguin et Georges Poulet. Pour Rivière comme pour Du Bos, n'importe quelle œuvre d'art est un événement intérieur qui incarne la conscience personnelle de l'auteur. En conséquence, l'acte critique sera la rencontre de deux consciences dans lesquelles priment la sensibilité, l'empathie avec l'auteur, la capacité réceptive du lecteur. Cette conception de la critique explique la grande profondeur avec laquelle Du Bos comprend Pascal, dans sa forme et son contenu. En effet, cette empathie avec les *Pensées* marquerait toute sa vie puisque, tout comme *Les Confessions* de saint Augustin, « ces deux textes furent parmi les influences déterminantes qui [l]e ramenèrent au catholicisme²⁹ ». Deux mois avant sa conversion en 1927 il manifeste ses inquiétudes dans son *Journal* : « ah ! Que Pascal a raison de dire que nous sommes « embarqués ! » – et dans le sentiment que

j'éprouve entre la sensation combinée d'un naufrage et d'une gloire³⁰ ». Comme l'on peut observer dans son journal intime, Pascal a été l'auteur qui l'a fait pénétrer dans les profondeurs de la foi chrétienne.

- 13 En suivant son conseil, la *Revue Hebdomadaire* a consacré le numéro de juillet de 1923 au troisième centenaire de la naissance de Pascal. Dans l'article qu'il y a publié, Du Bos souligne « ce caractère immédiat » de son génie : « une force explosive toujours présente dans l'expression », qui arrive ferme et nue, « pleine³¹ ». « Pascal ne tolère rien dans la phrase dont il estime qu'elle se puisse passer³² ». Avec lui apparaît le paradoxe d'un « artiste sans rival, Pascal est perpétuellement en réaction contre toute attitude artistique vis-à-vis de la pensée³³ ». Du Bos compare son génie à celui de Shakespeare, étant donné que tous les deux ont « la plus vaste imagination, – et la plus contracté sur son objet. [...] Il circule à travers les *Pensées* une incessante et tout involontaire personnification des tendances et des passions ; [...] en vertu d'une prodigieuse individualisation de l'universel, – cette individualisation qui fait que parfois chez Shakespeare telle réflexion générale paraît douée d'une vie encore plus sanguine que le personnage qui l'articule. [...] Comment ne pas sentir que le ton, le diapason shakespeariens seul Pascal chez nous les a connus : en regard de Shakespeare, Pascal est la plus haute réponse humaine que la France puisse produire³⁴ ».
- 14 Dans son *Journal* Du Bos s'émerveille : « tout ce que cet homme touche devient passion sur ses doigts : l'expression, un roc chauffé du dedans ; la lumière est partout, mais semble ne naître que de la chaleur même³⁵ ». Il n'y a pas de stades intermédiaires dans sa manière de penser, de sentir ou de se rendre, puisque les trois opérations se développent ensemble. Pascal a une passion – la recherche et la diffusion de la vérité – et il y met tout son être. D'où cette unité entre la pensée et le sentiment, parce qu'« il n'a d'autre objet que de persuader [...] sa position est celle de l'apologiste le plus passionné et le plus sincère³⁶ ». Besoin de convertir qui explique, en partie, le ton personnel des *Pensées*. « Pascal sait qu'il faut *plaire* à l'homme [...] et pour cela, il faut être contagieux, et comment serait-on contagieux si l'on n'est suprêmement personnel ? [...] Pascal est tout passion, mais ses passions sont au premier chef passions de l'esprit, et [...] ce maximum de personnalité [...] non seulement se tient « derrière » la moindre de ses pensées, mais passe tout entier en chacune d'elles³⁷ ». Du Bos, comme Mauriac, demeure ensorcelé à son talent : « Pascal c'est la *personnalité en soi*, et c'est à cause de cela même qu'il est si beau, si émouvant, si exemplaire que cette personnalité se soit rendue à Dieu, ait abdicqué devant Lui³⁸ ».
- 15 Pour Du Bos « toute la force du catholicisme tient dans la profondeur avec laquelle il traîne au grand jour le lamentable de la nature humaine, et c'est pourquoi il n'y a jamais eu plus grand catholique que Pascal, parce que jamais personne n'a senti plus avant, pour reprendre sa formule : « que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordures³⁹ ». Le critique français a démontré l'insistance de Baudelaire vis-à-vis du péché originel, si important pour Pascal et pour le christianisme : « Le péché originel, l'idée de la chute, qui dira jamais à quel point c'est là, et là seulement, qu'il faut chercher le nœud du christianisme authentique⁴⁰ ». Et, si Pascal revient sans peur sur ce thème, c'est parce qu'il « est un de ces esprits, qui, tels les pur-sang, ne bronchent jamais sur l'obstacle, c'est par là, comme je le montrais ce matin, qu'il est au fond un anti-déiste⁴¹ ». Si Mauriac se rapportait à la conception pascalienne du christianisme comme d'« un rapport de clef à serrure », Du Bos parle de l'explication chrétienne comme celle qui « rend compte de toutes les données » et cite, dans ce sens, une phrase de Rivière : « C'est d'abord pour comprendre que je suis devenu chrétien⁴² ».

- 16 Dans un autre passage de son *Journal* Du Bos commente « l'indication fournie par l'inépuisable parole de Pascal : « Nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses », ce pourrait être l'épigraphe même de la maladie humaine la plus incurable dans l'ordre de l'esprit, en tout cas, la maladie moderne⁴³ ». Ortega y Gasset exprimait au travers d'une métaphore ce trait moderne dans *La deshumanización del arte* (1925), en soutenant que « voir le jardin et voir le verre de la vitre [à travers lequel nous voyons le jardin] sont deux opérations incompatibles : l'une exclut l'autre et toutes deux requièrent des adaptations oculaires différentes⁴⁴ ». L'homme moderne se désintéresse de la réalité pour se réjouir dans le processus même de l'acte de connaître. Ceci a été la passion de Jacques Rivière et, comme nous verrons, le motif qui dessécha en lui la foi conquise. En 1912, un an avant sa conversion, Rivière écrit dans la *N.R.F.* : « C'est la passion de la connaissance qui m'anime, la seule qui soit vraiment impie. La science n'est dangereuse pour la religion, que lorsqu'elle est la science de soi. [...] De chaque jour qui se lève j'attends non pas qu'il me rapproche de la perfection, mais qu'il me révèle de moi quelque chose de nouveau. [...] Je ne cherche pas à façonner avec moi-même un être idéal qui plaise à Dieu. Simplement savoir le vrai sur mon compte, savoir bien au juste qui est-ce que moi⁴⁵ ».
- 17 L'itinéraire vital du critique et directeur de la *N.R.F.* entre 1919 et 1925 est symptomatique pour mieux comprendre les différents angles de la foi chrétienne que dessine Pascal. Rivière, éduqué dans le christianisme, abandonnera rapidement la pratique religieuse. Comme Francis Jammes et d'autres convertis, il commença une relation épistolaire avec Claudel, qui le rapprocherait à nouveau de la foi catholique. Ainsi, dans une lettre du 25 mai 1907, Claudel lui détaille : « *Livres à lire* : Avant tout Pascal qui est le véritable apôtre *ad exteros* pour nous autres Français⁴⁶ ». La liste inclut aussi des livres de mystiques, de Bossuet, Dante et Newman. Dans les lettres de Rivière son narcissisme affleure maintes et maintes fois : « Dès enfant, j'ai refusé la joie, j'ai renié tout bonheur, me disant en secret : Je m'aurai toujours, moi. [...] Je m'aime, je m'aime tant !⁴⁷ ». À la fin, le changement intérieur se produit : « C'est en entrant dans les urgentes limites du dogme catholique, que mon imagination trouve soudain son aise et sa véritable activité [...]. Pascal l'a bien vu, qu'il fallait aller jusqu'au bout dans un grand effort, son âme d'un seul coup s'est délivrée de toutes ses libertés ; elle a cessé d'être entourée de possibles, et cette nuit-là, dans cette terrible extrémité, dans cette angoisse et dans ce resserrement, elle a touché sa joie⁴⁸ ».
- 18 Cependant, six ans après, dans une lettre du 4 janvier 1913 à André Gide, Rivière prend ses distances par rapport à la conversion proposée par Pascal : « Je ne peux plus considérer la conversion comme une démarche héroïque et extrême, ainsi que la concevait Pascal, mais comme le lent avènement d'une *solution*⁴⁹ ». Pendant la guerre, il est reclus dans un camp de prisonniers allemand, où il prépare, pour ses compagnons de prison, une sorte d'apologie du christianisme. Comme le note Maritain, « le souci expérimental dont je viens de parler commande toute l'apologétique de Rivière. C'est pourquoi il y est plus question de l'homme que de Dieu, du chrétien que du Christ⁵⁰ ». Rivière lui-même reconnaît sa dette envers Pascal : « C'est au fond ce que voulait Pascal⁵¹ ». Cependant il y a deux grandes différences. D'une part, tandis que Pascal passait par l'homme pour arriver à Dieu, Rivière n'arrive pas toujours à Dieu avec autant de précision. La deuxième différence est l'abîme moral qui sépare Pascal – qui a tout donné à Jésus – de Rivière, qui fuit l'ascétique et manifeste à plusieurs reprises la peur que Dieu lui en demande plus : « Peur de l'abîme. Peur de cet enchaînement terrible d'exigences où

l'on tombe dès que l'on consent à Dieu. [...] Mon dieu, éloignez de moi la tentation de la sainteté⁵² ».

- 19 Rivière assume le *Deus absconditus* des *Pensées*, dont l'auteur est l'« un de ceux auxquels je tiens le plus. Ce qu'il a fait ressemble essentiellement à ce que je veux faire : l'expérience de Dieu, la constatation directe de ses habitudes, de ses moyens, en un mot de ses voies⁵³ ». À la fin, sa tendance à l'introspection (qui le mène à se centrer plus dans le mouvement de sa pensée qu'en Dieu lui-même) et sa faible volonté, étrangère à la coûteuse vie chrétienne, convergeront et dissiperont sa foi. Comme affirme Jean Paulhan, secrétaire de Rivière à la *N.R.F.* et directeur de la revue après la mort de celui-ci, Rivière « s'est tenu pour incroyant de 1919 à 1925⁵⁴, » l'année de sa mort. Au-delà du débat à propos de la mort de Rivière (son épouse Isabelle considérait qu'il était mort chrétien), et en rapport avec les *Pensées*, on doit mettre en évidence l'intellectualisme de Rivière, qui sous-estima le mal – tellement présent dans Pascal – et, par conséquent, la transparence morale nécessaire pour être en communion avec le Dieu du feu et de la vie du *Mémorial*.
- 20 Celui qui serait un fidèle disciple de Pascal – en suivant aussi sa tendance mystique et ascétique – fut Ernest Psichari, petit-fils du fameux apostat Ernest Renan. Psichari abandonne ses cours à la Sorbonne et sa thèse sur l'échec de l'idéalisme et, à vingt ans, il part à l'armée, où il aura plusieurs relations homosexuelles. Partant au Congo et en Mauritanie, il expliquera son aventure dans le récit de voyages *Terres de soleil et de sommeil* (1908). En 1912, grâce à ses dialogues sur la foi avec un berbère musulman et, surtout, grâce à l'influence de ses amis Péguy et Maritain, il retourne à la foi de son enfance. Comme on le sait, dans sa bibliothèque de campagne, ne s'y trouvait que les *Pensées*, les sermons de Bossuet, cinq *Cahiers* de Péguy et des livres militaires⁵⁵. Un an après, il publie *L'Appel des armes*, un plaidoyer contre l'humanitarisme pacifiste et le déclin moral de la société. Psichari meurt dans le champ de bataille – comme Péguy – en 1914. À titre posthume paraît son livre le plus connu, *Le voyage du Centurion* (1916), autofiction qui parcourt son itinéraire spirituel dont le ton pascalien est évident.
- 21 Psichari parle dans son livre posthume de l'accord « de l'effort avec la soumission, de la liberté avec la servitude, et que cet accord ne se fait nulle part ailleurs qu'en Jésus-Christ », de la même façon que Pascal parlait de la « soumission et usage de la raison : en quoi consiste le vrai christianisme⁵⁶ » Peu après nous lisons : « Qu'il est heureux, l'inquiet soldat, quand il aperçoit ce bel équilibre de la raison chrétienne⁵⁷ », où la grandeur et la misère de l'homme ont reçu leur mesure exacte. Le protagoniste du roman « se sentait dans le centre, dans l'unique articulation du monde, au nœud même du drame, entre la chute et le jugement ». Phrase qui transmet le drame de Pascal face au « silence éternel de ces espaces infinis⁵⁸ », face à l'inimaginable éternité et le temps, avec les deux extrêmes de l'histoire du salut. Psichari poursuit la théorie pascalienne des trois ordres (« depuis Jésus, il y a les corps et il y a les esprits qui sont infiniment loin des corps, et il y a la charité qui est infiniment loin des esprits »), considérant Jésus comme « l'accomplissement de tout ce qui est humain et de tout ce qui est divin⁵⁹ ». Dans une phrase presque calquée sur Pascal, il affirme : « Il ne peut avoir aucune certitude en dehors de Jésus, ni d'autre désir que de Jésus. Et il ne peut avoir d'autre accès à Dieu que Jésus, Dieu lui-même, et homme en même temps...⁶⁰ ».

Claudel contre Pascal et le jugement nuancé de Maritain

- 22 Paul Claudel sera, sans doute, l'écrivain du *renouveau catholique* qui critiquera le plus durement Pascal ; jusqu'au point d'écrire à Gide en 1910 : « Il est probable aussi que je réunirai un de ces jours les différents articles que j'ai écrits ou écrirai tels que... *Contre Pascal*...⁶¹ ». Il est évident que Claudel admire le génie littéraire de Pascal et son rôle de *convertisseur* : « Pascal est excellent pour les gens du dehors : il leur ouvre les yeux, il les saisit, il les empoigne, il reprend le fil du discours du vieux Job⁶² ». Mais, à part ça, « Pascal, ce grand convertisseur, a eu d'autre part une influence extrêmement funeste. Depuis les *Pensées* on se figure que la religion est une affaire de secte et de fanatisme, qu'il faut se boucher les yeux, se rendre malade, se tenir dans un petit coin, s'amputer trois ou quatre facultés parmi lesquelles les plus nobles⁶³ ». Et cela parce que « la raison est bonne. L'imagination est bonne. La sensibilité est bonne. Seuls des hérétiques, ou des jansénistes comme Pascal, peuvent croire qu'aucune faculté de cet esprit humain qui a été créé par Dieu, soit mauvaise en soi... Les choses visibles ne doivent pas être séparées des choses invisibles. Toutes ensemble constituent l'univers de Dieu et ont entre elles des relations claires ou mystérieuses⁶⁴ ».
- 23 Nous pouvons donc voir que, malgré les parallélismes entre les deux (ils partageaient la foi épurée et le génie littéraire, tout comme une conversion soudaine : « la nuit de Feu » et « la nuit de Noël »), leur vision du monde n'aurait pas pu être plus distante. Pour Claudel l'affirmation de Dieu et du monde vont ensemble : « Mon désir est d'être le rassembleur de la terre de Dieu ! »⁶⁵. Toute son œuvre est un « Magnificat », un chant d'action de grâce à Dieu et à son « immense octave de la Création⁶⁶ ». Le monde devient l'autel d'une liturgie cosmique : « Je vois devant moi l'Église catholique qui est de tout l'univers !⁶⁷ ». *Le soulier de satin*, dans la même démesure de temps et d'espace, manifeste la cosmovision claudélienne, qui assume et célèbre toute la création. Claudel refuse donc le « Dieu caché » de Pascal, qui limite notre connaissance de Dieu à Jésus-Christ, en oubliant le monde. Que dire alors du psaume *Caeli enarrant gloriam Dei*, des *Laudate* des psaumes ou des sages livres de la *Biblia* ? « Le Livre [de la création] parle de son auteur. Combien à ce point de vue saint François de Sales est-il supérieur à Pascal !⁶⁸ ».
- 24 Mais ceux que Claudel ne peut surtout pas supporter sont « ces horribles gens qu'on appelle les Jansénistes qui ont fait tant de mal à l'Église française... C'étaient les précieux de la religion, avec tout ce que le XVII^e siècle a de plus froid, de plus abstrait, de plus pédant, de plus inhumain et de plus sec. Par la doctrine de la prédestination, ils se considéraient comme une petite bande, précieuse et choisie, mise singulièrement à l'écart d'un monde entièrement pervers et livré au diable qui n'était pas digne de les toucher. C'est un vrai soulagement pour moi d'apprendre qu'à la fin de sa vie Pascal s'était écarté de ces hideux fantoches. On a bien fait de détruire Port-Royal jusqu'aux fondations⁶⁹ ». C'est sans doute un jugement extrémiste, mais qui, au niveau des idées, est très correct. Von Balthasar a affirmé, en se rapportant à des phénomènes similaires, que « l'Église catholique a toujours condamné cette fureur qui se prétend pneumatique, et cela non point par simple souci de l'ordre social, mais parce que cette doctrine ne correspond point au dogme du Dieu incarné et qu'elle contredit profondément à la loi de l'amour⁷⁰ ».
- 25 Les critiques envers Pascal pleuvent dans tous les sens. En parlant du « divertissement », Claudel se plaint dans son *Journal* : « Toujours cette injustice de P[ascal] de reprocher à

l'homme comme un vice ce qui fait sa nature même⁷¹ ». De la même manière, radicalisé dans son christocentrisme, « dans tout le livre des *Pensées* de Pascal le nom de la S[ainte] V[ierge] n'est même pas prononcé. De même il n'est jamais q[ues]tion de la messe et du S[aint] Sacrement⁷² ». Et, en se rapportant à l'affirmation pascalienne « tous les malheurs de l'homme viennent de ce qu'il ne sait pas en repos dans une chambre » Claudel ironise : « Par exemple un prisonnier dans sa cellule ? D'ailleurs, est-il sûr qu'on soit en repos dans une chambre ? Ne serait-ce qu'à cause des punaises !⁷³ ». L'essentiel est déjà dit : Claudel conteste la « calomnie » pascalienne des facultés humaines, incapable de lire le monde comme un signe de Dieu, s'élevant *per visibilia ad invisibilia*. Notre poète, en revanche, voit le monde en tant que parabole et symbole, comme le réclame Sainte-Beuve : « l'analogie sentie, l'harmonie devinée, Dieu en un mot (pour parler son langage), Dieu *sensible au cœur* par la nature⁷⁴ ».

- 26 Partageant quelques idées avec Claudel, mais accentuant le positif et nuancant le négatif, Jacques Maritain s'exprimera aussi sur Pascal dans la *Revue Hebdomadaire*. Pour lui, plus qu'« une doctrine, une chose faite, c'est de sa vie même..., c'est proprement d'un *spirituel*, c'est d'une âme touchée de grâces mystiques, et aiguillonnée du Saint-Esprit, que sortent les *Pensées*. Voilà ce qui fait leur force ». Ainsi donc, le meilleur des *Pensées* serait la personnalité même de Pascal qui les façonne, condensée dans « le *Mystère de Jésus*⁷⁵ ». « La grandeur de l'œuvre (et sa misère), c'est que les lumières aigües qu'éveillent les touches mystiques s'y trouvent appliquées, non pas, comme dans les autres écrits des spirituels, à la contemplation des choses divines, mais à la science de la créature, à la science pratique de l'homme à tourner vers Dieu⁷⁶ » ; à « [l']art d'ébranler l'âme, où Pascal est le maître⁷⁷ ». Aussi intéressante est son observation : « tout l'effort de Pascal tend non pas à “convaincre les athées”, mais à préparer dans les âmes l'*intention de la foi*. Dès lors, que pour rendre son argumentation efficace il requière l'intervention du cœur et de la volonté, comment s'en étonner ? ». Avant tout, il faut la volonté de croire « *the will to believe* » dont parlait William James.
- 27 Maritain, lui-même un convertisseur, est celui qui peut le mieux juger cette facette de Pascal. Et il souligne, face à la tentation de l'activisme et de l'orgueil de celui qui convertit, que « c'est la grâce seule qui a le rôle décisif ; et l'apologétique n'a pas à engendrer la foi, mais seulement à y préparer l'âme. Les âmes sont à Dieu, lui seul y entre : quel est ce roi de gloire ? Le Seigneur est ce roi ». Et il cite Pascal pour soutenir cette idée : « On agit comme si on avait mission pour faire triompher la vérité, au lieu que nous n'avons mission que pour combattre pour elle⁷⁸ ». En ce qui concerne le fond intellectuel de Pascal, notre métaphysicien se plaint de la manière dont le jansénisme « a rendu plus nocives chez lui l'insuffisance métaphysique et l'aversion pour la philosophie que je viens de signaler, et la disposition complémentaire à remplacer par le feu de la volonté la lumière des intelligibilités suprêmes. Son pessimisme en matière humaine [...] en est devenu définitivement faussé : le péché originel nous a *dénaturés*, corrompus dans notre essence. [...] Notons ici la contradiction introduite par là au cœur de l'apologétique pascalienne : si “cette belle raison corrompue a tout corrompu”, pourquoi entreprendre de prouver la vérité de la religion, et montrer que celle-ci n'est pas contraire aux principes de la raison ?⁷⁹ ».
- 28 Une fois critiquée l'aversion de Pascal envers la métaphysique, arrive maintenant le tour de fustiger les opportunistes qui violentent, pour leur propre compte, ses *Pensées*. Ainsi, « ce penseur dont le pragmatisme a essayé de se réclamer, le secret de son influence est son amour de la vérité pure, son incoercible sentiment des droits absolus de la vérité sur

nous...⁸⁰ ». De cette façon, « c'est trahissant les vérités qui lui sont le plus chères, une leçon d'irrationalisme et de mépris de l'intelligence qu'ils lui demandent, colorée encore d'héroïsme parce qu'ils vont la prendre chez un chrétien. Insensés, qui veulent une victoire de Pascal où ne vaincrait pas Jésus-Christ⁸¹ ». Comme il ne fixe pas ses bases métaphysiques, la pensée de Pascal devient plus légère et attractive, mais simultanément, plus facilement altérable. L'absence d'un système le transforme en une proie facile pour d'autres systèmes philosophiques. Finalement, nous soulignerons de quelle manière, selon Maritain, Pascal comprenait le « raisonnement au cœur [...], la même chose précisément que les anciens appelaient *intelligentia* (perception immédiate des premiers principes) : "le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace, et que les nombres sont infinis" ». Et après avoir cité quelques exemples montrant comment Pascal valorise la raison, l'entendement et la volonté, Maritain lance la flèche : « Voilà bien un Pascal *anti-intellectualiste* ⁸² ».

Conclusion

- 29 Le syndicaliste révolutionnaire Édouard Berth, disciple de Georges Sorel, publia en 1914 *Les méfaits des intellectuels*. Un livre pas du tout étrange si ce n'est que par le titre de sa conclusion : « La victoire de Pascal ». Berth y affirme que « le siècle qui est en faveur, c'est le *grand siècle*, et le penseur auquel on se réfère le plus volontiers, c'est Pascal ». Sorel l'a signalé avec une expression catégorique : « Pascal... a vaincu Descartes⁸³ ». Ce qui signifie « la victoire d'un *rationalisme vrai* sur un *rationalisme postiche*, chimérique, utopique, irrationnel, le rationalisme de la physique amusante et mondaine des gens du XVIII^e siècle et de la sociologie ennuyeuse et non moins mondaine des gens du XIX^e ; et elle signifie la victoire d'un *spiritualisme vrai* sur un *spiritualisme postiche*⁸⁴ ». On a vaincu « cet *intellectualisme* moderne étranger à la vraie science et subversif de la raison tout court, qui n'a été inventé que pour battre en brèche les croyances chrétiennes et substituer à la religion une conception dite scientifique du monde⁸⁵ ». « C'est que, pour nous modernes, le problème du mal, et avec lui le problème de la liberté, a été mis au premier plan⁸⁶ ». Le christianisme tout court renaît de ses cendres « ni *moderniste*, ni *théocratique* », avec « une vigueur incomparable⁸⁷ ».
- 30 Pascal, réapparu dans la philosophie intuitionniste de Bergson, est, parmi les convertis qui font partie du *renouveau catholique*, « l'auteur le plus largement cité après les Évangiles⁸⁸ ». Nous avons dédié cet article à la réception de Pascal chez quelques uns d'entre eux (Mauriac, Du Bos, Rivière, Psichari, Pascal et Maritain), mais son influence touche de près presque tous les auteurs du *renouveau*. Paul Bourget l'a lu extensivement, en l'aimant pour son style et pour incarner « l'âme religieuse dans ce qu'elle a de plus tragique et de plus épouvanté⁸⁹ ». Julien Green raconte que « de ma seizième à ma vingtième année, Pascal était pour moi la religion même ». Plus tard il continue à le considérer « le plus grand des Français » et l'influence des *Pensées* et des *Provinciales* est évidente, par exemple, dans le *Pamphlet contre les catholiques de France*, tout comme l'avait déjà noté Maritain⁹⁰. M. Barrès et H. Massis sont imbibés de pascalianisme, comme l'est aussi Péguy⁹¹. Pascal a séduit de forme irrémédiable une génération d'écrivains, fatiguée du positivisme et de la grandiloquence ; une génération qui cherchait le réel, le centre qui dissiperait la dissociation et la fragmentation du monde contemporain ; une génération qui voulait comprendre ce « monstre incompréhensible » (et son clair-obscur de bien et

de mal). Une génération qui, guidée par Pascal, a vu en Jésus la clé de ce que c'est que notre vie, que notre mort, que Dieu, que nous-mêmes.

NOTES

1. Voir Frédéric GUGELOT. *La conversion des intellectuels au catholicisme en France, 1885-1935*. Paris : CNRS Éditions, 1998, p. 78.
2. Ibid, pp. 77-78.
3. SAINTE-BEUVE. *Port-Royal*, II. Paris : Gallimard, 1954, p. 360.
4. VOLTAIRE. *Lettres philosophiques*. Amsterdam : E. Lucas, 1734, XXV, 2.
5. SAINTE-BEUVE, op. cit., p. 372.
6. A. COMPAGNON. *Les antimodernes : De Joseph de Maistre à Roland Barthes*. Paris : Gallimard, 2005, p. 232.
7. J. MARITAIN. *Antimoderne*. Paris : Éditions de la Revue des Jeunes, 1922. En ce qui concerne Du Bos, il le reprend d'une note de son Journal 1920-1925, du 9 juin de 1922. Paris : Buchet/Chastel, 2003, pp. 176-177. Le concept s'utilisait à cette époque. Ainsi, par exemple, un critique de la Revue des deux mondes, en parlant de St Francis of Assisi de Chesterton, considère que celui-ci « prend son héros comme le type de l'antimoderne, d'un être qui échappe aux formules et aux conventions, dont la vie fait sauter les lois du mécanisme et apparaît comme une suite, un jaillissement ininterrompu d'actions originales » (Revue des deux mondes, t. XXX, 1^{er} Novembre 1925, p. 203).
8. Ibid, p. 17.
9. MAURIAC. « La dette envers Pascal ». En VV.AA. *Pascal. Textes du Tricentenaire*. Paris : Librairie Arthème Fayard : 1963, pp. 338 et 342.
10. Ibid, p. 339.
11. MAURIAC. *Souvenirs retrouvés : entretiens avec Jean Amrouche*. Paris : Fayard, 1981, p. 176. (Cité par Claude ESCALLIER. *Mauriac et l'évangile*. Paris : Beauchesne, 1993, p. 223).
12. MAURIAC. « La rencontre avec Pascal ». VV.AA. *Pascal*. Paris : La Revue Hebdomadaire, 1923, p. 92.
13. MAURIAC. « La dette envers Pascal », op. cit., pp. 339-340.
14. PASCAL et MAURIAC. *Les pages immortelles de Pascal choisies et expliquées par François Mauriac*. New York : Éditions de la Maison Française, 1941, p. 27.
15. MAURIAC. « La rencontre avec Pascal », op. cit., p. 97.
16. Ibid, pp. 97-98.
17. MAURIAC. « La dette envers Pascal », op. cit., p. 340.
18. MAURIAC. « Souffrances du Chrétien ». *Nouvelle Revue Française*, n° 181, tome XXXI, octobre 1928, p. 460.
19. Ibid, p. 471.
20. Ibid, p. 487.
21. MAURIAC. « Bonheur du Chrétien ». *Nouvelle Revue Française*, n° 187, tome XXXII, avril 1929, p. 459.
22. Ibid, pp. 464-465.
23. Simon WEIL. *La pesanteur et la grâce*. Plon : Paris, 1948, p. 81.

24. PASCAL. *Pensées*. Lafuma, fr. 396.
25. PASCAL et MAURIAC. *Les pages immortelles de Pascal...*, op. cit., pp. 24-25.
26. Ibid, p. 31.
27. Ibid, pp. 29-30.
28. Ibid, p. 32.
29. DU BOS, « Fragments du journal inédit », *Cahiers Charles Du Bos*, n° 16, 1972, p. 23. (Cité par Frédéric Gugelot, *La conversion des intellectuels au catholicisme en France, 1885-1935*. Paris : CNRS Éditions, 1998, p. 75).
30. DU BOS, *Journal 1926-1929*. Paris : Buchet/Chastel, 2004, p. 311. [Texte du 5 juin 1927].
31. DU BOS, « Le langage de Pascal : balbutiements sur les *Pensées* ». En VV.AA. *Pascal*. Paris : La Revue Hebdomadaire, 1923, p. 126.
32. Ibid, p. 127.
33. Ibid, p. 129.
34. Ibid, pp. 131-133. À la fin de sa vie Du Bos penserait que, même si Pascal est à la hauteur du Shakespeare de Hamlet, Claudel est celui qui s'en approche le plus dans un contexte global : « Illimité, oui certes le génie de Claudel l'est. [...] Shakespeare accepte l'homme en tant que donné, Claudel le voit toujours en tant que créé » (Du Bos. *Journal 1930-1939*. Paris : Buchet/Chastel, 2005, pp. 934, 936).
35. DU BOS. *Journal 1920-1925*. Paris : Buchet/Chastel, 2003, pp. 90-91.
36. Ibid, p. 166.
37. DU BOS. *Journal 1930-1939*, op. cit., p. 832.
38. Ibid, p. 833.
39. DU BOS. *Journal 1920-1925*, op. cit., pp. 883-884.
40. Ibid, p. 175-176.
41. Ibid, p. 176.
42. DU BOS, *Journal 1926-1929*, op. cit., p. 491.
43. Ibid, p. 612.
44. José ORTEGA y Gasset. *La deshumanización del arte e ideas sobre la novela*. Madrid : Revista de Occidente, 1925, p. 19. (Traduction par moi-même).
45. J. RIVIÈRE. « De la Foi (Fin) », *Nouvelle Revue française*, n° 48, 1^{er} Décembre, 1912, pp. 993-994.
46. J. RIVIÈRE et P. Claudel, *Correspondance 1907-1914*. Paris : Plon, Le Roseau d'Or, 1926, p. 49.
47. Ibid, pp. 77-79.
48. J. RIVIÈRE. « De la Foi (Fin) », op. cit., p. 973.
49. *Nouvelle Revue française*, avril 1925, p. 776
50. J. MARITAIN. *Œuvres complètes*, vol. 3 (1924-1927). Paris : Saint-Paul, 1993, p. 1393.
51. J. RIVIÈRE. *À la trace de Dieu*. Paris: Gallimard, 1937, p. 256.
52. Ibid, p. 279.
53. Ibid, p. 223.
54. P. CLAUDEL et J. PAULHAN. *Lettres de Paul Claudel à Jean Paulhan (1925-1954)*. Berne : Peter Lang, 2004, p. 30. [Lettre du J. Paulhan à P. Claudel du 28 mai 1926].
55. H. MASSIS. *La vie d'Ernest Psichari*. Paris : L'Art Catholique, 1916, p. 62.
56. PASCAL. *Pensées*. Lafuma, fr. 167.
57. E. Psichari. *Le voyage du centurion*. En *Œuvres complètes de Ernest Psichari*, III. Paris : Éditions Louis Conard, 1948, p. 80.
58. PASCAL. *Pensées*. Lafuma, fr. 201.
59. E. PSICHARI. *Le voyage du centurion*, op. cit., p. 97.
60. Ibid, p. 101-102.
61. Nancy J. VIKERS. « Claudel : "Contre Pascal" » . *French Literature Series*, vol VI, 1979, p. 9.

62. CLAUDEL. « Lettre à H. F. Steward », 21 juin 1939. Dans *Œuvres en prose*. Paris : Gallimard, 1965, p. 1415.
63. Lettre à Gide. Dans Nancy J. Vickers, op. cit., p. 11.
64. CLAUDEL. « Religion et Poésie ». Dans *Œuvres en prose*, op. cit., p. 58.
65. CLAUDEL. *Cinq grandes odes / La Cantate à trois voix*. Paris: Gallimard, 2006, p. 95.
66. Ibid, p. 42.
67. Ibid, p. 105.
68. CLAUDEL. « Lettre à H. F. Steward », op. cit., 1415.
69. André SUARÈS et Paul CLAUDEL. *Correspondance, 1904-1938*. Paris : Gallimard, 1951, p. 178.
70. H. U. VON BALTHASAR. *Le chrétien Bernanos*. Paris : Parole et Silence, 2004, p. 16.
71. Paul CLAUDEL. *Journal, I (1904-1932)*. Paris : Gallimard, 1968, p. 170. (Août-Septembre 1910).
72. Paul CLAUDEL. *Journal, II (1933-1955)*. Paris : Gallimard, 1969, p. 143. (Mai 1936).
73. Ibid, p. 869. (4 Juillet 1954).
74. Ibid, p. 858. (27 Mars 1958). Texte original de Sainte-Beuve, op. cit., p. 118.
75. J. MARITAIN. « Pascal et l'Église catholique ». VV.AA. *Pascal*. Paris : La Revue Hebdomadaire, 1923, p. 56.
76. Ibid, p. 58.
77. Ibid, p. 64.
78. Ibid, p. 62.
79. Ibid, p. 67-68.
80. Ibid, p. 65.
81. Ibid, p. 70.
82. Ibid, p. 72.
83. Édouard BERTH. *Les méfaits des intellectuels*. Paris : M. Rivière, 1914, p. 274.
84. Ibid, pp. 288-289.
85. Ibid, pp. 293-294.
86. Ibid, pp. 301-302.
87. Ibid, p. 320.
88. Cité par Frédéric GUGELOT, op. cit., p. 77.
89. Bernard AMOUDRU. *La vie posthume des Pensées*. Paris : Bloud et Gay, 1936. p. 144.
90. François BOULETREAUX, « Variations pascaliennes sur le Pamphlet contre les catholiques de France de Julien Green ». Dans VV.AA. *Julien Green : Littérature et spiritualité*. Paris : L'Harmattan, 2008, p. 121.
91. Voir Julie HIGAKI. *Péguy et Pascal. Les Trois ordres et l'Ordre du cœur*. Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise Pascal, 2005.

INDEX

Mots-clés : Pascal, écrivains, renouveau catholique

Keywords : Pascal, writers, Catholic Renewal